

Seppey

Le brouillard a recouvert le hameau, depuis le haut de la colline qui le surplombe, je n'aperçois que le bout des cyprès qui pointent ici et là, cônes verts dans la nappe grise. Je soupire; je suis revenue. Le cocher s'inquiète de mon état. Je hoquette en voyant son visage, il a les mêmes traits que le possesseur de la ferme du village. Mais ce ne peut être lui, ce paysan-là est mort il y a longtemps, devenant ainsi le seul homme à s'être jamais suicidé dans ce village sans histoire. Je tente de me reprendre, marmonne quelque chose à propos d'heures de sommeil manquantes, et il se désintéresse de moi, me laissant seule avec le souvenir de son corps pendu dans la grange, balançant lentement. Une sorte d'ombre noire s'installe dans mon coeur.

Je tente de me rappeler la date de ma dernière visite, en vain, je ferme les yeux sur le brouillard et plonge dans un état second. Dans ma transe, je vis à nouveau la découverte du corps du fermier. Je me revois, à l'âge de sept ans, dans ma robe d'été, ouvrir la porte du grenier à foin, cherchant à me dissimuler lors d'une partie de cache-cache. Je réentends le grincement de la corde attachée à la poutre maîtresse. Je me souviens des pleurs, du choc des membres de sa famille. Je sens l'odeur du foin mêlée à celle de la mort. Je ressens le froid de la mort. Le goût de la mort... Tout devient blanc, des voix résonnent dans ma tête.

“-Maman, il a quoi le monsieur?

-Il est mort ma chérie, il est parti...

-Il est parti où?

-Aux enfers ma chérie, comme tous les gens qui se suicident.

-Maman, c'est quoi qui se suicident?

-Tu comprendras quand tu seras plus grande.”

Quand je reviens à moi, je suis couchée au milieu d'un champ, le soleil illumine les environs et une brise paisible agite les jeunes pousses de blé, dessinant des vagues aux verts changeants. Je me redresse et jette un coup d'oeil alentour. Personne en vue, seule est visible une longue allée de gravillons, serpentant à travers champs et bordée des cyprès, ceux que j'ai aperçus depuis la calèche: je comprends que je suis arrivée à destination. Un instant, le cocher me revient en tête, mais aussitôt, je le chasse de mon esprit.

Je me lève et me dirige vers le hameau qu'on peut apercevoir, lové au bout de l'allée. Le gravier crissant sous mes pas fait taire les cigales au fur et à mesure que je m'en approche. Une nuée d'hirondelles strie le bleu du ciel, un chat couleur d'ébène sorti du champ de blé vient s'étendre sur le chemin et me laisse caresser sa fourrure noire brûlante sous le soleil de

midi. À la lisière du bois en contrebas, des bouquets de muguet laissent pointer leurs fleurs blanches dans les herbes folles .

Je saisis le chat dans mes bras, l'appuie contre ma robe et me remets en marche. Tandis que je m'approche du hameau, sa mélodie me parvient: c'est tout d'abord le glouglou de la fontaine qui me fait sourire: son eau glacée en a rafraîchi plus d'un, quand, au milieu de nos jeux, nous recherchions un peu de répit dans la chaleur étouffante du plein été; puis c'est le son des cloches qui est au rendez-vous, je les entends tinter dans les collines alentour: les vaches sont à l'herbe; enfin me parviennent les aboiements du chien de la ferme, soudain il sort des taillis en battant de la queue. Je suis touchée de son accueil, il ne m'a pas oubliée.

Les branches du saule à l'entrée du village telles des cadavres se balancent dans un bruissement et s'écartent de temps à autre, laissant apparaître l'écrêteau cloué au tronc: «Seppey» annoncent les lettres pourpres. Les mauvais souvenirs que j'ai tenté de chasser affleurent à nouveau à ma conscience révélant une nouvelle fois la tâche noire dans mon coeur. Je me sens, un instant, emprisonnée par la peur, je regrette d'être venue, mais je dois continuer à avancer, il est maintenant trop tard pour reculer.

Dans le hameau, pas trace d'activités humaines: c'est sans doute l'heure de la sieste. La chaleur du chat sur mon coeur me rassure. La rue principale: à droite la fontaine, à gauche le château de mes ancêtres gémissant sous le vent qui a forci: la brise s'est transformée en bise. Puis au haut du chemin, c'est la ferme arborant ses façades abîmées avec l'orgueil des personnes très âgées. Sa girouette semble s'affoler sous les bourrasques qui secouent les portes de l'écurie, ne sachant plus quelle direction indiquer.

Dans la courbe du virage, la surface de l'étang s'agite en petites vaguelettes qui battent les rives boueuses. Les poissons rouges attirent le regard de la bête noire qui s'échappe brusquement de mes bras. Un violent coup de tonnerre retentit alors dans le lointain: un orage se prépare. Craignant la pluie, je me hâte et j'aperçois enfin la maison. Le vent retombe alors, laissant l'herbe inégale des pelouses en paix. Les plates-bandes comme toujours bien entretenues éclatent en mille couleurs. Les escaliers sont frangés de mousse et les pots décorant les marches débordent de jeunes fleurs. Sur la façade fraîchement reblanchie est dessinée une grande palette de peintre avec trois pinceaux dont les extrémités sont encore imprégnées de jaune, de bleu et de rouge, tandis qu'au-dessus, on peut lire en lettres gothiques: «L'Atelier».

Ah, comme elle m'a manqué, la belle maison de mes grands-parents... Le souvenir des joyeuses parties de campagnes que nous y avons vécues me fait sourire, mais n'enlève pas la tâche noire qui ombre mon coeur.

La porte est grande ouverte comme pour m'inviter à entrer. Je franchis le seuil de la maison, contemple le vieux baromètre dont l'aiguille pointe sur «grand beau». Je vais au salon, pas la peine de sonner, cette maison est un peu aussi la mienne, bien que je n'y sois pas attendue. L'intérieur a été fraîchement nettoyé, pas un grain de poussière sur le buffet, pas une toile d'araignée aux coins du plafond. Ma grand-mère n'a pas failli à sa réputation, tout est resplendissant de propreté. De plus, je sens monter de la cuisine l'odeur du saucisson qui sera servi tout à l'heure pour le repas,, accompagné de bons légumes frais.

Sur la table dressée, la nappe éclatante de blancheur au soleil est couverte de quinze de nos assiettes en céramique dont le vernis s'écaille par endroit. Il ne manque que la mienne, c'est normal, je ne suis pas annoncée. Les grandes fenêtres aux vieux carreaux sont ouvertes, ce qui n'empêche pas le silence de régner sur ce monde de verres et de couverts.

Et c'est le bruit de mes pas qui trouble le calme tandis que je monte l'escalier menant à la chambre d'amis. Les grincements des marches me sont familiers et je me rappelle en souriant la peur qu'ils m'inspiraient dans mon enfance. À l'étage, je pousse l'unique porte du petit corridor. L'odeur du linge propre m'ennivre, les peluches, avec lesquelles j'ai tant joué, gisent sur le lit, et je ne résiste pas à la tentation de les rejoindre et de m'étendre; la peur de ne pas me réveiller à temps me saisit, mais je me rassure vite: les membres de la famille ne sont pas des silencieux, et la rumeur de leurs conversations me réveillera sûrement.

Je sombre à nouveau dans le sommeil.

Au lieu de voix, ce sont les rugissements de l'orage qui me tirent de mon sommeil. Le temps a repris son cours et le vent fait claquer les volets, tandis que la pluie martèle les vieilles tuiles. Je bondis aussitôt du lit: la belle table en bas aura été saccagée si personne n'a fermé les fenêtres... au fond de mon coeur, la tâche noire grandit, je pressens que personne ne s'en est chargé. Avant même de dévaler les escaliers, j'en ai la preuve: la table gît, renversée au milieu des assiettes fracassées et les débris de verres provenant des carreaux de fenêtres jonchent le sol. Les rideaux complètement déchirés s'agitent en tous sens au-dessus des décombres. Devant un tel chaos, je reste stupéfaite et incapable de faire un mouvement. Mais une forte odeur de brûlé me tire de ma consternation, et je vais dans la cuisine pour découvrir que la cuisinière a pris feu, sans doute à cause d'un court-circuit, et que l'incendie a commencé à se propager, mettant linges et gants de cuisine en flamme. Seule, je ne peux rien faire, or, il n'y a absolument personne.

Dehors, un nouvel éclair déchire le ciel noir. Noire, la tâche de mon coeur grandit encore et commence à m'envahir. Soudain je sais pourquoi le village se taisait, je sais qu'il n'y a personne, que tous ceux qui étaient là ne sont plus. Ils sont tous dans la grange, leur corps pendus au bout des corps se heurtent sous l'effet du vent. Je sors de la maison et le vent

m'apporte l'odeur de la mort. Le hameau, tel Sodome et Gomorrhe, est devenu ruine sous le déchaînement céleste. Derrière moi, le baromètre tombé au sol annonce: "Tempête".

Dans le verger, les arbres sont devenus torches enflammées, plus trace d'herbe, les champs alentour semblent avoir été traversés par l'entier des occupants des écuries d'Augias, le bassin de la fontaine, brisé en son centre, laisse l'eau rendue grise par les cendres couler dans les gigantesques failles de ce qui fut la route. La cloche de l'église s'agite dans le vent, telle une messe des morts, un requiem pour suicidés. Des corps d'oiseaux jonchent le sol. À la surface de l'étang flotte le cadavre du chat noir au milieu de ceux des poissons. Un épouvantable fracas retentit: l'Atelier s'effondre au milieu des flammes que la pluie torrentielle qui s'est mise à tomber ne suffit pas à éteindre. Comme une montagne dans cette plaine dévastée se dresse la grange. La foudre frappe, le toit s'effondre, les pendus roulent au sol, et disparaissent dans les flammes. La peur m'envahit, je veux fuir.

L'orage, lui, son oeuvre de destruction achevée, s'éloigne, s'apaise peu à peu, et l'on n'entend plus que le crépitement des flammes qui meurent peu à peu elles aussi, n'ayant plus rien à consumer. La fumée montant de la grange évoque un crématoire. Le silence s'installe, plus effrayant encore que tout le reste. Le village est devenu cimetière privé de sépulture. Seule, je suis seule: la tâche noire enfle démesurément, m'emplit complètement, jusqu'à recouvrir mes yeux, je ne vois plus que le visage du fermier, grimaçant dans sa mort. La terre se retourne dans un dernier spasme. Mon coeur s'arrête.

Lorsqu'il recommence à battre, je suffoque dans mes draps. Je cherche à tâtons l'interrupteur, l'ampoule grésille un instant, puis le noir retombe. Je soupire. Encore une fois! Le scénario change, mais la fin est toujours la même, la maison qui s'effondre en flammes, le macchabé et son sourire figé, le chaos.

Dans le noir, j'entends alors la voix de Christian:

"-Toujours le même cauchemar?"

J'acquiesce, il soupire à son tour:

"-Tu devrais aller voir un psy."

Et le silence retombe dans la chambre.